Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 15

Artikel: On bin vilho
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198119

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vette, tandis que les fillettes regardent avec émotion couper leurs belles robes.

Non pas qu'elle soit bavarde ni cancanière. Elle sait se tenir à sa place, tout voir, tout entendre, et tout oublier dès qu'elle a franchi le seuil de la porte. Elle sait prendre une figure de circonstance quand elle va, en toute hâte, tailler des robes de deuil. Elle sait écouter patiemment et sans envie la jeune fiancée qui lui chuchote ses petits secrets tandis que les ciseaux coupent le satin de la robe de noces.

Elle sait conserver sa bonne grâce, même aux moments les plus pénibles, et croyez qu'il y en a dans sa carrière.

Elle sait se soumettre sans murmurer aux exigences de sa clientèle, pas toujours facile à contenter. Elle a une foule de petits trucs qui font le bonheur des mamans de filles à marier. Qui dira tous les mariages qu'elle a faits sans s'en douter? Elle devrait être de toutes les noces, au même titre que la sage-femme est de tous les baptêmes.

On la consulte même sur le choix des étoffes. C'est elle qui apprend à la grosse femme du boucher à prendre de préférence des étoffes à fines raies verticales pour paraître plus mince. Grâce à elle et à ses conseils, la pauvre fille de monsieur le ministre, que sa maigreur désespère, se vêtira de robes à gros carreaux qui l'étofferont un tant soit peu.

Et à manier toutes ces belles étoffes, son goût s'épure, elle apprend à être élégante à peu de frais.

Aussi voyez-la le dimanche, quelle grâce elle a su mettre en ses moindres atours, et comme les connaisseurs la regardent en chuchotant.

— Pristi, la jolie *pique-patte*.

Signe particulier : la *pique-patte* traîne toujours et partout, à la rue, à l'église, au bal — car elle y va quelquefois — un fil blanc ou noir à sa jupe, et des amoureux — oh! en tout bien, tout honneur — derrière elle. Si elle reste vieille fille, soyez certain que c'est parce qu'elle l'a bien voulu, car nulle, autant qu'elle, ne mérite de trouver un gentil petit mari.

Va, petite *pique-patte*, que ton aiguille diligente ne se lasse pas. On finira bien par te rendre justice et, en attendant, tu as de nombreux admirateurs, à la tête desquels se place le plus vieux et le moins compromettant.

PIERRE D'ANTAN.

Histoire d'une chatte blanche.

Sous ce titre, nous remarquons dans un numéro de la *France-Mode*, de l'année dernière, cette délicieuse page de madame Jeanne de Bargny, que nous nous permettons de reproduire :

Un savant, devant lequel on soulevait dernièrement la question, toujours discutée par quelques-uns, de l'intelligence des animaux, raconta, à propos des chats, la petite anecdote suivante. Je l'ai notée, en pensant aux jeunes et aimables lectrices de ce journal.

Une vieille dame, ayant l'amour des bêtes, témoignait une tendresse spéciale à la race féline des chats; généreusement dévouée pour tous ceux de son voisinage, elle en était toujours entourée. Mais parmi eux, une jolie chatte blanche avait attiré plus particulièrement son attention. Minette était sa favorite. Et il est juste d'ajouter qu'elle rendait à sa maîtresse caresse pour caresse. Très fidèle, elle ne la quittait que pour de rares escapades. Encore, le matin la retrouvait-il toujours exacte à l'heure du déjeuner.

Un jour cependant elle ne parut pas. Les appels réitérés de sa maîtresse restèrent sans réponse Au véritable désespoir de la dame, Minette était introuvable.

Quoique l'histoire se passât à Paris, ce phénomène provoqua un grand émoi dans le quartier, où « l'amie des chats » était aussi connue qu'estimée. Mais il est dans la capitale des coins où, comme en province, chacun se connaît, et les environs du Muséum où habitait notre héroïne sont de ce nombre. Aussi, d'obligeants voisins opérèrent-ils dans toutes les maisons des rues adjacentes une minutieuse perquisition. Peine inutile!... La chatte blanche demeurait invisible.

On se refusait à croire qu'un cruel cuisinier eût offert, en gibelotte à ses clients, la pauvre Minette en guise de lapin. Pas un restaurateur du quartier ne pouvait être soupçonné d'un semblable méfait; et l'on se perdait en conjectures, quand soudain, s'accrédita le bruit que de méchants enfants — cet âge est sans pitié — avaient jeté un pauvre chat dans la fosse aux ours.

La bonne dame et quelques-uns de ses fidèles se précipitèrent au Jardin des plantes. Mais là encore les attendait une nouvelle déception.

Un chat se trouvait bien en effet dans la terrible compagnie que l'on sait... Seulement ce chat était noir; ce ne pouvait donc être Minette.

Attirée cependant par la pitié que lui inspirait la cruelle situation du pauvre petit animal, la dame, comme le public, voire les gardiens, s'intéressa au drame tragi-comique qui se déroulait au fond de la fosse; elle ne fut pas peu surprise de la finesse, de l'intelligence déployées par le chat en cette cruelle aventure.

Voici ce dont elle fut témoin, et que racontent encore, à grand renfort d'exclamations, les autres spectateurs de ces faits authentiques

Blottie d'abord dans un coin de l'antre, tremblant de peur, la pauvre petite bête dut déployer des prodiges de souplesse pour éviter les atteintes des fauves. L'ourse femelle semblait particulièrement féroce et se faire un jeu de l'angoisse du chat, sur lequel, plus d'une fois, on craignit anxieusement de voir s'abattre sa lourde patte. Mais, avec une agilité surprenante, l'autre faisait un bond de côté, et la griffe ouverte ne parvenait à étreindre que les pavés de la fosse.

Au contraire de sa moitié, le mâle, on ne sait pourquoi, se montrait d'une mansuétude peu commune.

Il semblait regarder avec une bienveillante pitié les évolutions du petit prisonnier. Et celui-ci, avec une admirable intuition, devinant les sentiments patibulaires de l'ours, comprit bien vite tout le parti qu'il en pouvait tirer. Il le traita dès lors en allié, presque en défenseur.

Aussi, quand il se trouvait serré de trop près par l'une, se réfugiait il derrière l'autre, se formant un rempart du large dos de son protecteur qui acceptait du reste avec une grande bonhomie ces familiarités surprenantes.

En peu de temps, le chat et l'ours devinrent des inséparables. Le premier se couchait près du second, blotti dans sa chaude fourrure, ne craignant même pas de prendre sous son nez un peu de la viande qu'on lui jetait pour ses repas. Et ce spectacle si nouveau, dont chacun parlait, attirait chaque jour, autour de la fosse aux ours, de nouveaux et nombreux spectateurs.

Mais la saison, de belle, se fit pluvieuse; et quelle ne fut pas la surprise générale de remarquer, au bout de quelques jours de déluge, que la robe du chat changeait de couleur.

De noir, il devint gris, puis plus clair encore, et enfin on n'eut pas de peine à reconnaître en lui la chatte blanche, la Minette tant cherchée, et tant regrettée.

Ses persécuteurs avaient commencé son supplice en la trempant dans un tonneau de teinture.

La délivrer ne fut pas chose facile. Familiarisée avec ses hôtes velus, la chatte avait, au contraire, peur des gardiens; et, en dépit de tout son amour pour elle, sa vieille maîtresse ne pouvait songer cependant à affronter une tentative de visite chez ses terribles hôtes.

On s'avisa alors d'un procédé fort ingénieux.

On descendit dans la fosse un tronc d'arbre incliné, trop mince pour permettre aux ours de s'y aventurer, mais bien suffisant pour supporter le poids d'un chat. Et alors, par de pressants, réitérés et affectueux appels, accompagnés d'appâts friands, l'heureuse propriétaire de Minette eut enfin le bonheur, à la grande admiration de l'assistance, de la presser de nouveau sur son cœur.

La morale à tirer de cette histoire ne peut-elle être celle-ci : que la chatte avait montré en cette circonstance une grande finesse d'intelligence, pour avoir su démêler la différence des caractères des deux ours et en tirer parti; qu'il y a de bonnes natures, même chez les animaux féroces, et que, dans le cas présent, le seul être cruel et traître avait été, hélas, un enfant des hommes!

JEANNE DE BARGNY.

Musique sacrée et sacrée musique.

Une habitante de Genève, Mme B., et une de ses amies, s'étaient laissées séduire par le programme alléchant de la soirée que les étudiants bulgares ont organisée au bénéfice du haut comité macédonien.

Ce concert était annoncé depuis très longtemps et, samedi dernier, Mme B., persuadée qu'il avait lieu le soir de ce jour, rappela le rendez-vous à son amie. Très pressées, un peu en retard — question de toilette — les deux dames entrèrent rapidement dans le vestibule du Victoria-Hall. Elles remirent les coupons à l'ouvreuse, et se rendirent à leurs places. Une surprise les attendait : elles étaient occupées par deux étrangers. Mme B. exhiba ses billets numérotés, sur quoi, les deux premiers occupants, intrus sans le savoir, s'excusèrent beaucoup, regrettant l'erreur commise, — on ne sait par qui — et partirent.

Mme B. et son amie s'installèrent fièrement dans leurs fauteuils, non sans dire, encore à mi-voix :

— Ces étrangers ont un toupet!

Le concert commença.

Les deux dames écoutèrent, d'abord un peu distraites. Elles finirent par trouver que c'était un peu terne et triste; elles s'attendaient à entendre toutes sortes de choses gaies, entre autres un monologue de M. Vilaret, l'amusant comique trial du théâtre de Genève.

Mme B. sortit son programme et questionna une voisine :

— Madame, est-ce que M. Villaret a déjà dit *Mes 28 jours*. Il paraît que c'est tordant.

La voisine, personne très digne, quelque chose comme une diaconesse, répondit d'un air un peu pincé :

— Madame, on chante le psaume 150...

La petite Mme B., une jeune femme d'une gaîté exubérante, montre une figure effarée : elle compare son programme avec celui de la diaconesse; horreur, elle s'était trompée de date. Elle était venue au concert de la Société de chant sacré, pensant assister à celui des étudiants bulgares, qui n'avait lieu que huit jours plus tard.

On bin vilho.

Aî-vo zâo zu étâ pè Ste-Crai?

Petétrè bin què oï, ora que l'âi a cé nové tsemin dè fai que vint du Yverdon, mâ que ne va pas la demeindze po cein que cé dzo quie lè chauffeu et lè controleu, à cein que diont, dussont potsi lè machines, récoura et panossi lè wagons et férè on moué d'autro z'ovradzo que ne porriont pas férè lè z'autre dzo. Et dinse la compagni ne fâ rein dè perdè, bin âo contréro.

Don, po ein reveni, Ste-Crai est on galé veladzo, proutso dè Romairon, avoué dâi maisons que sont totès éparpelliés, decé, delé, coumeint s'on avâi sénâ dè la granna pè 'na fort'oura. N'ia, po bin derè, què la pousta, la maison dè vela, la carraïè âo syndico et on part d'autro que sont ein on moué, et l'est quie ïo l'est lo veladzo et ïo on fabrequè clliâo galézès quinquiernès que vont sein que yaussè fauta dè veri la segnâola et que vo djuïont : « Malbrough s'en va-t'en guerre, miron-ton-miron-ton-mirontaine, » âobin : « Mouri pou la patrie », rein qu'ein busseint on petit palantson ein fai.

Ora, que vo z'è cein de, vo dussè bin peinsâ coumeint cein va quand on démâorè on bocon llien dâo veladzo, coumeint clliâo que sont dein clliâo forannès dè Ste-Crai, que l'âi diont : « Vai tsi Junod, vai tsi Jaccard (cé dâo

baromètre), vai tsi Borquand », etc., etc.; clliâo dzeins qu'ont prâo à férè tsi leu l'âi vignont què dè sa-t'ein quatorze, po queri âo veladzo cein que l'ont fauta et ne faut pas s'ébahy se lè vilho, que n'amont pas corattâ et que saillont on bocon grâi dè l'hotò, ne vegnont âo veladzo qu'on iadzo ti lè quatr'à cinq ans.

Ion dè clliâo bons vilho que vo dio, que n'avâi onco min vu dè tsemin dè fai, ni lo télégrafe; et onco bin mein lo téléfaune, étâi venu tot per on coup âo veladzo; du ce, on avâi fé la pousta, plliantâ lo télégrafe et teindu clliâo fi que vont dè la pousta on ne sâ io.

Noutron bon vilho étâi don totébaubi dè vaire ce commerço et quand démandè à n'on gaillâ que passâvè perquiè cein que cein volliavè a derè, stusse l'âi espliquè l'afférè et l'âi dit qu'à la pousta n'aviont rein qu'à taguenassi su on petit boton et que dinse on poivè espédiyi 'na lettra du Ste-Crai tant qu'à Paris ein cinq menutès et avâi la reponse tot lo drai.

— N'est pas veré! l'ai dese lo vilho. Est-te possibllio?

— Oï! oï! l'est dinse! allâ pi vaire à la pousta.

— Tonaire! fe adon l'autro, m'einlévine se lè dzeins d'ora n'ein savont pas ceint iadzo mé què lo bon Dieu lè z'autro iadzo!

Quatre ans environ de service.

Le village de L..., au pied du Jura vaudois, avait un poste de gendarmerie. On le lui supprima, la nécessité de ce poste ne s'imposant plus. Force fut à l'unique gendarme qui l'occupait de changer de cantonnement. Comme c'était un très brave homme en même temps qu'un fonctionnaire modèle — ainsi que le sont d'ailleurs tous les gendarmes — son départ attrista les villageois de L..., et, aux poignées de mains des adieux, se mêlèrent quelques-unes de ces bonnes paroles qui valent mieux qu'une gratification, parce qu'elles viennent du cœur.

— Gendarme, lui dit apparemment le syndic, ça me fait chagrin de vous voir nous quitter. On n'a jamais eu à se plaindre de vous, tout au contraire. Allons prendre un verre, c'est moi qui l'offre, et de bon cœur.

— Ce n'est pas de refus, monsieur le syndic. Si vous avez été content de moi, je puis en dire autant de vous. C'est un plaisir que de servir dans une commune où chacun vous respecte.

On s'en fut donc prendre un verre, et l'on fit bien.

Mais des amis du gendarme jugèrent que cela n'était pas suffisant comme manifestation des sentiments de la population en cette occurence mémorable. Il organisèrent en l'honneur du représentant de la loi un banquet auquel assistèrent les autorités communales. Entre la poire et le fromage, ce fut un débordement de paroles élogieuses. Bref, une vraie fête populaire. Le récit en fut envoyé aux journaux et c'est ainsi que tout le canton apprit, la semaine dernière, les honneurs rendus par L... à son ancien gendarme, après « environ quatre ans de service » dans ce village.

Quatre ans environ de service, c'est quelque chose, sans doute, et les témoignages de sympathie des amis du gendarme nous semblent fort touchants. Mais si, au lieu d'à peu près quatre ans, le gendarme était demeuré quatre ans complets à son poste de L..., ç'aurait été bien autrement remarquable. Il est probable alors que la municipalité eût invité au dîner des adieux le Conseil d'Etat en corps et les rédacteurs de toutes les feuilles vaudoises.

Quant au cas où les services du gendarme de L... auraient duré quatre ans et demi ou même cinq ans, notre esprit est incapable de se représenter ce que serait devenue la manifestation du village. Cinq ans à son poste, songez donc. Cinq ans!

Doux pays, tout de même, que celui où la force publique recueille de si hyperboliques marques d'attachement.

Pourquoi les femmes ont de vilains cous. — Les jolis cous et les belles gorges deviennent de plus en plus rares chez les femmes depuis qu'il est de mode de porter de hauts collets très raides qui emprisonnent le cou. Ces cols étroits font devenir le cou jaune et la peau ridée et boursouflée avant l'âge. Un gracieux port de cou devient aussi chose impossible avec des cols hauts et étroits. Souvent c'est au cou qu'on remarque les premiers symptômes de l'âge mûr. Un massage quotidien avec un bon émollient est le meilleur moyen de faire disparaître ces rides; si on persévère, on peut également empêcher le cou de devenir jaune et de se boursoufler. Le chant est un bon exercice pour conserver une belle gorge, mais il est indispensable pour chanter, d'éviter les cols étroits. *(Gazette des étrangers.)*

Recette.

Manière de prendre les médicaments d'une saveur désagréable. — Prendre un bâton de jus de réglisse et le sucer jusqu'à ce que votre bouche en soit complètement imprégnée. On peut ensuite avaler les médicaments les plus répugnants, ainsi que l'huile de ricin ou l'huile de foie de morue, sans être incommodé.

* * *

Œufs au beurre noir. — Cassez les œufs dans une assiette et saupoudrez-les de sel et de poivre; mettez dans la poêle un morceau de beurre que vous laisserez fondre jusqu'à couleur brune et *non noire*. — Versez le beurre sur les œufs, puis glissez le tout dans la poêle.

Après les avoir laissés sur le feu une minute ou deux, retournez-les afin qu'ils soient pris des deux côtés. Servez-les sur le plat en les arrosant de deux cuillerées de vinaigre que vous aurez préalablement fait réduire.

* * *

Essai des graines. — Pour exciter leur faculté germinative et savoir, à bref délai, si elles sont bonnes à semer, on les enveloppe pendant 12 heures dans un linge imbibé de vinaigre, puis on les sème. C'est à ce procédé qu'on a recours, en Vendée, pour reconnaître la valeur de la graine de chanvre. Quelquefois on se borne à les mettre simplement tremper dans le vinaigre pendant une nuit. Si elles ne lèvent pas très promptement, c'est qu'elles ne valent absolument rien.

L'affiche de la fête des narcisses, qui a paru il y a une quinzaine de jours, s'est vendue si rapidement qu'on vient d'en faire une nouvelle édition. Ce succès ne nous étonne point, car cette publication est excessivement gracieuse dans sa composition comme dans la variété et l'harmonie de ses couleurs. Elle est un charmant avant-coureur des réjouissances que nous promet la fête qui nous est annoncée.

Livraison d'*avril* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Journaux et journalistes, par Albert Bonnard. — En plein air. Histoires de petits bergers, par T. Combe. — Les universités populaires de Paris, par Th. Jaulmes. — Les Suisses à Marignan, par Emile Couvreu. — L'homme aux grandes altitudes, par C. Bührer. — Un roman historique aux Etats-Unis, par Mary Bigot. — Une apologie du théisme, par E. Murisier. — La princesse Désirée. Roman, de Clementina Black. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

Boutades.

Berlureau s'ennuie à la campagne et s'ingénie pour y tuer le temps.

L'autre jour, il entre au bureau de poste, dont la receveuse est passablement jolie.

— Avez-vous des lettres pour moi? demande-t-il.

— Non, monsieur.

— Alors, si vous le voulez bien, je vais attendre qu'il en vienne.

Et il s'installe devant le guichet.

Belle répartie d'un pompier.

Un habitant de la banlieue est réveillé par une sonnerie de clairon appelant les pompiers.

Il ouvre sa fenêtre et s'informe:

— Où est le feu?

— Chez le laitier.

— Alors je suis tranquille... L'eau n'est pas loin!

Et il se recouche.

Berlureau, en villégiature, rencontre le facteur rural, déjà fatigué par une longue marche et cependant obligé de faire encore une huitaine de kilomètres pour porter à l'extrémité de la commune un simple journal.

— A votre place, dit-il au brave homme, je ne me fatiguerais pas pour si peu. Envoyez-le donc par la poste!

Ce bon Chinardel, se trouvant avec une personne qui était tombée d'un deuxième étage, lui demanda:

— Est-ce que vous vous êtes fait du mal dans votre chute?

— Dans la chute, non; mais à l'arrêt brusque qui l'a suivi. Autrement, ce n'est rien.

On sait que Rossini était très gourmand. Il n'aimait pas beaucoup dîner en ville.

Un jour, cependant, il finit par accepter une invitation qu'il eût été plus avisé de refuser, car le dîner était exécrable. En se levant de table, la maîtresse de la maison lui dit:

— Eh bien! monsieur Rossini, j'espère que vous voudrez bien revenir dîner chez nous?

— Oui, madame, tout de suite.

Deux Fribourgeois sont venus à la foire d'Oron.

Partis de bonne heure de chez eux et sans avoir déjeuné, ils entrent à l'auberge et demandent quelque chose à manger.

On leur sert du café au lait, du pain, du beurre et de la confiture. La livre de beurre est intacte.

Au bout d'un instant, voyant que les deux compagnons ont attaqué, chacun d'un bout, le morceau de beurre, l'aubergiste leur fait remarquer que cela n'est pas convenable.

« Oh! madame, ne faut pas vos époairi; no voliant prâo no reincontrâ. »

Mme X... reçoit la visite d'un de ses adorateurs.

Survient la bonne, toute novice encore:

— Madame, c'est le coiffeur.

— Dites qu'il attende.

— J'y ai dit, mais il dit que si madame veut lui remettre ses cheveux, il les coiffera en attendant...

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
PSAUTIERS
Textes bibliques illustrés.
Cartes illustrées pour fêtes de Pâques.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les **Pilules hématogènes du docteur Vindevogel** m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement ».
125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.